

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 " " 14 " " six mois.
 " " 7 50 " " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER
et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX 31 juillet 1863.

Une dépêche ministérielle arrivée le 27, à Cherbourg, annonce qu'un crédit de 500,000 francs est affecté au port de cette ville pour dépenses extraordinaires (état-major, troupes, etc.)

Une circulaire transmise aux ateliers de Cherbourg demande le temps nécessaire et le montant des frais de réparation d'un certain nombre de bâtiments aujourd'hui désarmés ou en réserve dans les bassins.

Voici, d'après la *Presse*, de Vienne, le sens du projet de la nouvelle note communiquée par la France au Gouvernement autrichien :

« La Note repousse l'insinuation que le mouvement polonais soit uniquement l'œuvre de la propagande révolutionnaire. Elle montre l'erreur du Gouvernement russe sur ce point par les sympathies que la cause polonaise a rencontrées dans tous les Parliemens, et par la longue durée de l'insurrection. Elle insiste sur la conférence, sur l'armistice et sur les autres demandes des puissances. Cette Note n'est pas présentée comme un ultimatum ; il y est dit cependant que les puissances ne veulent pas entrer dans des discussions ultérieures, et qu'elles attendent seulement une réponse catégorique aux demandes formulées. »

Les impressions causées en Prusse par l'accord actif des trois puissances, dans la poursuite des négociations relatives à la Pologne, se développent, ainsi qu'on devait s'y attendre, dans un sens défavorable à la Russie. Et ces impressions ne sont pas seulement signalées par les feuilles libérales de Berlin ; la *Gazette de la Croix*, organe avoué et passionné du parti féodal, brûle aussi ses vaisseaux, dans la campagne qu'elle entreprend contre l'alliance des deux cours de Saint-Petersbourg et de Berlin.

L'*Invalide russe* annonce que le czar a ordonné de renforcer les compagnies d'artillerie de position à Kestch, Nicolaïeff, Dunamaunde, Wiborg et Swaborg. Toutes les compagnies d'artillerie de position

dans les forteresses de Pologne sont mises sur le pied de guerre.

Hier a eu lieu la clôture du Parlement anglais. Dans cette dernière séance, M. Layard, répondant à M. H. Seymour, a déclaré qu'il avait reçu un télégramme annonçant la prise d'Hérat par les Afghans, mais il n'a pas été informé qu'une tentative ultérieure ait été faite par les Perses pour reprendre cette ville.

Dans le message de clôture du Parlement anglais, on remarque cette phrase :

« La reine a vu avec un profond regret l'état actuel de la Pologne. S. M., de concert avec l'Empereur des Français et l'Empereur d'Autriche, a entamé des négociations dans le but d'obtenir l'exécution des stipulations du traité de Vienne de 1815 en faveur des Polonais. »

S. M. a la confiance que ces stipulations seront mises à exécution, et qu'ainsi une lutte douloureuse pour l'humanité et dangereuse pour la tranquillité de l'Europe, pourra être menée à terme. »

On mande de la Vera-Cruz, 6 juillet :

« Le général Forey a promulgué une loi sur la presse semblable à celle qui existe en France. Un comité supérieur a été élu ; il se compose du général Almonte, de l'archevêque de Mexico et du général Salas. Un manifeste du général Forey dit que toutes les personnes qui ne mettront pas bas les armes seront poursuivies. Juarez, de son côté, déclare traités tous ceux qui se rallieront aux Français. »

Toutes les marchandises à destination de l'intérieur du Mexique sont placées sous notre protection. Les populations mexicaines se prononcent en notre faveur. J. RENOUX.

On lit dans le *Bulletin de Paris* :

« Il est beaucoup parlé d'un article du *Morning Post* dans lequel l'éventualité d'une guerre avec la Russie est assez nettement indiquée. Le journal ministériel dit que s'il est vrai que l'Angleterre ne doit pas se jeter aveuglément dans un pareil conflit, il est indubitable également que la Russie s'exposerait, par une résistance obstinée, à voir les puissances lui imposer leurs demandes par la force. »

S'il fallait en croire une correspondance de Vienne, on agiterait déjà dans les cercles politiques de cette ville la question de savoir par où, en cas de guerre, les troupes françaises pénétreraient en

Russie. La prévision dominante est qu'un grand débarquement aurait lieu dans le port de Trieste. »

En opposition avec un télégramme américain, des lettres de Mexico confirment la nouvelle de l'embarquement de Juarez pour l'Europe. L'ex-président de la République mexicaine débarquerait en Angleterre.

Il paraît que le plébiscite annoncé ces jours derniers a été ajourné. On continue à penser que M. le sénateur Pietri sera chargé par l'Empereur d'une mission au Mexique.

Pologne.

On écrit de Varsovie :

« Afin d'avoir des instruments de persécution, le général Mourawieff a fait appel au rebut de la société en Russie. Des ivrognes, des voleurs, des filous, etc., sont venus ici en foule ; on les a nommés immédiatement juges-arbitres. Les fonctionnaires russes qui avaient conservé leurs postes après le départ de Nazimoff, et qui étaient chargés de régler le rachat des paysans, ont été trouvés par le gouverneur civil Paniutine et lui ont déclaré qu'il leur serait impossible de siéger désormais à côté des individus appelés aux fonctions de juges-arbitres, fonctions jusqu'alors occupées par l'élite des propriétaires actuellement emprisonnés. Paniutine fit alors appeler les nouveaux fonctionnaires, et voyant à leur mine à quels hommes il avait affaire, il leur proposa de changer leurs fonctions de juges-arbitres en celles de sergents de ville. Sur quatorze, huit ont accepté cette nouvelle position, qui leur assurait plus de profit dans la ville. »

On écrit de Varsovie, 21 juillet, au *Journal de Posen* :

« Le refus opposé par la Russie aux demandes pourtant si modérées des puissances en faveur de la Pologne, n'a fait ici que peu d'impression ; personne parmi nous ne croit à l'efficacité d'une intervention diplomatique. On se prépare plus que jamais à opposer une résistance invincible aux envahisseurs. Les habitants riches ne se lassent pas de faire des sacrifices pécuniaires et acceptent avec empressement l'emprunt de 28 millions de florins polonais ouvert par le gouvernement national, (environ 18 millions de francs). Depuis une semaine on a déjà souscrit 2 millions, un seul capitaliste figure dans la souscription pour 700,000 florins (420,000

francs.) Cet emprunt est garanti par les domaines nationaux, appartenant à la couronne et qui seront confisqués. Les propriétaires des biens confisqués par les Moscovites doivent être dédommages par l'Etat. »

Cracovie, 25 juillet.

A un diner d'apparat qui eut lieu chez le grand-duc Constantin, peu après la réception des Notes des trois puissances, le grand-duc porta un toast à la santé de Mourawieff, et le lui fit mander par un télégramme.

Il le pria en même temps de lui faire parvenir les instructions d'après lesquelles il réglerait sa conduite. Mourawieff obéit : Constantin, les ayant reçues, fit ses observations en marge de la dépêche et la renvoya au consul de Vienne pour avoir son avis sur les remarques qu'il avait faites. Ces remarques lui étaient dictées, ajoutait-il, par les exigences des cabinets de l'Occident. »

Mourawieff les lui retourna avec l'annotation que voici : « Toutes ces demi-mesures, Altesse Impériale, sont une puérité ; il n'y a qu'une seule manière d'agir que j'approuve et qui puisse produire un effet certain, c'est de fusiller son monde ou le faire pendre ; les autres démonstrations ne donnant aucun résultat favorable. »

Les idées de Mourawieff ont été communiquées aux autres chefs, avec l'adjonction de s'y conformer, chacun selon le genre et l'étendue de ses fonctions. Aussi les emprisonnements, les exécutions, les spoliations des biens ou des emplois, font aujourd'hui l'histoire quotidienne de Varsovie et du royaume.

Nous ne parlons pas de la Lithuanie, où Mourawieff sévit avec un redoublement de rage, depuis l'approbation qu'il a reçue du frère de l'Empereur.

On s'en prend surtout aux ecclésiastiques convaincus ou non de patriotisme. Il suffit à un prêtre d'aller porter les secours de la religion aux insurgés blessés, ou d'enterrer les morts, pour être aussitôt incarcéré comme suspect de connivence avec l'insurrection.

Entre autres exemples, je citerai le curé de Warka, qui avait fait entourer d'une haie l'endroit où les Russes avaient enseveli, après l'avoir fusillé, le chef Kononowicz, afin de préserver son corps de toute profanation. Cet ecclésiastique est aujourd'hui, pour ce seul fait, prisonnier dans la citadelle.

Le fanatisme des soldats moscovites est porté à une exaltation incroyable. Trois

canots, qui servaient de pont-volant sur la Vistule pour les passagers des deux rives, ont été démolis à coups de hache, parce que les bateliers avaient osé répéter dans le fleuve les corps de trois frères liés ensemble, que l'on y avait jetés la nuit précédente. Ch. OSTROWSKI.

Amérique.

Ce n'est pas seulement à New-York que la souscription excite des troubles sérieux. A Hartford, dans le Connecticut, une émeute a éclaté le 14, et on a envoyé des troupes dans cette ville pour protéger les salles d'armes et l'arsenal.

A Philadelphie, s'il n'y a pas eu d'émeute proprement dite, il y a eu assez d'agitation pour qu'on crût prudent de suspendre le tirage au sort. Lundi matin de bonne heure, la foule était rassemblée autour des bureaux du prévôt-marshall, et si l'on n'avait annoncé la suspension, l'émeute se serait sans doute déclarée.

A Newark, où la conscription n'a pourtant jamais été à l'état de fait accompli, le peuple, surexcité par les nouvelles de New-York, s'est assemblé lundi soir en masse autour des bureaux du *Mercury*, journal dont le prévôt-marshall E.-N. Miller est propriétaire. La foule est entrée dans les bureaux, en brisant les portes et les fenêtres et a causé de grands dégâts dans l'établissement. On a cherché activement le prévôt-marshall, mais heureusement pour lui qu'on ne l'a pas trouvé. Les ouvriers de Newark semblent résolus à résister à toute tentative qui aurait pour but de les soumettre au tirage au sort.

Les agitations de New-York devaient avoir leur retentissement à Brooklyn. Dans le 2^e ward, toutes les maisons occupées par des gens de couleur ont été démolies et pillées, et plusieurs nègres traités avec la dernière brutalité. Une maison de noirs au coin de Stewart's-Alley et de Prospect street, a été secouée par une troupe de gamins. Un maître, déjà blessé dans Roosevelt street, à New-York, a reçu une nouvelle blessure en cherchant un refuge dans Brooklyn. Des discours contre la conscription par des orateurs improvisés ont été applaudis avec enthousiasme. Une tentative d'émeute dans le 8^e ward a avorté devant les démonstrations de la police. Un individu du nom d'Edward Kehoe a été arrêté et mis en prison.

Il n'est pas jusqu'à la ville de Boston où la conscription excite les plus vives alarmes et ne tende à amener des désordres de la part d'une foule menaçante.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 31 JUILLET 1863.

— N° 3. —

LE FIDÉICOMMIS

CHAPITRE I^{er}.

(Suite).

Bref, le colonel était fier de son beau nez gréco-romain, qui lui avait valu autrefois le titre, digne d'envie, de beau lieutenant à l'antique. Ce nez ne pouvait naturellement jamais descendre à un rang secondaire ; aussi se tenait-il toujours levé avec une noble dignité, de quelque côté que soufflait le vent.

Mais après avoir tant parlé du nez du colonel, nous serons d'autant plus court en ce qui concerne le reste de sa personne qu'elle n'offrait rien de remarquable, si ce n'est sa taille extraordinaire. Quant à sa toilette, un soin recherché y régnait toujours. Ses manières, son attitude, même dans la vie quotidienne et dans son intérieur, avaient cette élégance brillante et polie qui, chez un homme du monde, peut

très-bien s'allier avec un esprit de despotisme profond, quoique habilement dissimulé.

La baronne Eugénie n'avait rien de sympathique. Sa robe de chambre, passée à la hâte et négligemment, prouvait que l'élément fondamental de son caractère était plutôt le sentiment que la pensée. Dans toute sa personne, tremblante de douleur et d'inquiétude, on reconnaissait un de ces roseaux délicats et flexibles qui se courbent élastiquement à droite et à gauche sous les mains des hommes, mais qui, lorsqu'ils sont livrés à eux-mêmes, s'efforcent de retrouver leur peu de vigueur d'autrefois. La baronne était encore jolie, et l'on aurait pu dire incontestablement que ses yeux étaient beaux, si une expression de crainte ne leur avait fait perdre leur douceur naturelle. Sa chevelure, dénouée et en désordre, était négligemment rejetée en arrière.

Dans quel état te voilà, ma chère Eugénie ! dit le colonel, avec un petit sourire de compassion stéréotypé, qui, cette fois, échappa à sa femme. Pourquoi n'es-tu pas restée couchée ? C'est vraiment une attention superflue que de l'être levée pour causer avec moi.

Tu ne l'aurais pas exigé, je pense, répondit la baronne avec douceur ; mais l'inquiétude que me cause l'état de mon père m'a fait sortir du lit.

Combien j'ai été contrarié que ce Gustave soit accouru si mal à propos auprès de toi ; — on n'aurait pas dû te remettre cette lettre avant de l'avoir préparée à la recevoir.

Cher Malchus, n'en fais pas un grief à ce pauvre garçon ! A peine voit-il dans nos yeux ce que nous désirons qu'il ne néglige rien pour nous faire plaisir.

Bien, je comprends ; — c'est donc par ordre qu'il était aux aguets ?

Non pas précisément, répondit la baronne d'une voix mal assurée.

Mais seulement parce qu'il avait lu ton désir dans tes yeux ? Sur mon honneur, c'est un très-gentil page ! Mais je te dirai, ma chère Eugénie — et j'espère que tu auras la bonté de ne pas m'en vouloir de ma franchise — je te dirai que, si quelqu'un de la maison avait la sottise de te témoigner de petites attentions que je n'approuve pas, il devrait, quel qu'il fût, chercher une autre place ! Je regretterais que ce sort atteignît ton favori, car tu sais fort bien que je ne reviens jamais sur une résolution une fois prise.

Mais pour cette fois, cher Malchus, tu lui pardonnes, n'est-ce pas ? dit la baronne d'un ton soumis et suppliant.

Bien entendu, puisqu'il ne savait pas qu'il faisait mal ; mais il l'apprendra, et tu feras peut-être bien, ma bonne Eugénie, de ne pas le laisser lire si ouvertement dans tes yeux, de craindre de l'induire à de nouvelles désobéissances.

Malchus, reprit la baronne, dans l'intention manifeste d'en venir enfin au sujet qui l'amenait, la lettre d'Ebba est extrêmement inquiétante, elle me plonge dans une mortelle angoisse, et, si tu n'as rien à objecter, je désirerais vivement...

Elle s'arrêta ; — et ses yeux craintifs semblèrent implorer un encouragement.

Et moi, répondit vivement le colonel, je voudrais que ta sœur mît un peu plus de précaution, je dirais même d'affection fraternelle, dans sa manière d'agir à ton égard. Elle connaît l'irritabilité de tes nerfs, la faiblesse de ta santé et ta sensibilité extrême ; elle aurait dû te ménager et m'écrire tout cela à moi-même.

Je t'assure, mon cher Malchus, qu'elle a eu une excellente intention. Elle a raison de m'engager à aller à Rinholm partager avec elle les soins que réclame notre père... je n'ai pas moi-même de plus grand désir.

Je trouve ce désir parfaitement naturel, et pourtant il faut que je m'oppose à sa réalisation. Toi-même, ma chère Eugénie, tu dois comprendre que tu n'es réellement pas en état de supporter de fortes émotions.

Malchus ! s'écria la baronne en pleurant, ne me refuse pas d'aller dire adieu à mon père à son lit de mort.

Eugénie, répondit le colonel avec ce calme et ce sang-froid qui avaient si souvent désespéré cette femme si sensible, c'est avec une douleur infinie que je te vois dans cet état ; ta santé m'est trop chère pour que je l'expose follement.

Que tu es cruel, Malchus !

Je te pardonne ton injustice, Eugénie. Je suis convaincu que, quand tu seras dans de meilleures dispositions, non seulement tu m'approuveras, mais tu me remercieras même de ma sollicitude.

La baronne secoua la tête d'un air de doute.

As-tu encore quelque chose à me dire, ma chère ? La voiture attend, et ce serait mal à moi de tarder une minute de plus.

Le colonel tendit la main à sa femme en signe d'adieu, et lui imprima sur le front un léger et froid baiser.

Adieu, chère Eugénie ! Tu as besoin de repos. J'espère revenir avec de bonnes nouvelles.

Malchus, Malchus, au nom du Ciel ! ne sois pas si froid, si dur à mon égard ! Ce n'est pas ma santé, c'est un motif bien

plus important à tes yeux qui dicte ton refus de me laisser partir. Mais je te promets, je te jure...

Tu es malade, et il faut que tu restes à la maison, interrompit le colonel d'un ton impérieux.

Non-seulement tu es malade, ajouta-t-il, remarquant qu'elle allait répondre, mais, ce qui est bien pis, je crains que tu n'aies une rechute de mélancolie.

O mon Dieu ! mon Dieu ! soupira la pauvre femme désolée, cela serait-il étonnant ?

Certes non, ma chère amie ; ces accidents sont fort communs de nos jours ; mais espérons que des précautions rigoureuses et de tendres soins les prévientront.

Quelques instants après, le colonel, qui venait de se montrer si aimable, si plein de sollicitude pour sa femme, était sur la route de Rinholm, cette grande et magnifique propriété de son beau-père, ce friand morceau qu'il espérait saluer bientôt comme sa propriété, selon sa louable habitude de regarder comme sien tout ce qui appartenait à ses proches.

Quand la baronne Eugénie se vit seule, elle tomba épuisée sur le sofa près duquel elle était restée debout durant cet entretien ; et tout témoin de la désolation, de l'anxiété qui se manifestèrent sur son visage, se serait demandé si son cœur ne recéléait pas un chagrin plus poignant encore que la crainte de perdre un père chéri. Ce n'était pas seulement la tristesse qui se peignait sur ses traits, c'était aussi le désespoir, et, évidemment, elle avait craint de le laisser éclater en présence de son mari.